



## CULTURE

# Braunschweig pose une « Montagne » sur sa Colline

Le directeur du théâtre parisien met en scène avec finesse l'envoûtante pièce de Luigi Pirandello

### THÉÂTRE

C'est une belle idée d'ouvrir la saison avec *Les Géants de la montagne*, de Luigi Pirandello, comme le propose Stéphane Braunschweig, à La Colline. Parce qu'elle contient tout ce que le théâtre peut offrir, en matière de rêves et d'illusions, parce qu'elle n'a pas de fin, la mort ayant empêché l'auteur d'aller plus loin que ce « *J'ai peur* » qui clôt le troisième acte, parce que son mystère reste entier quand on l'a vue jouer, cette pièce à nulle autre pareille nous emmène « *sur les bords de la vie* », comme l'écrivait Luigi Pirandello (1867-1936). Ce bord de la vie, c'est le plateau du théâtre, que nous regardons, spectateurs dans la salle, et qui semble lui aussi nous regarder, dans la mise en scène de Stéphane Braunschweig : il s'offre comme une nuit d'où émergent des apparitions.

Ces apparitions, ce sont les personnages que Pirandello convoque, dans une vallée. En haut, sur les montagnes, vivent des géants que l'on ne voit pas, mais dont on sait qu'ils s'attendent à de gigantesques travaux. En bas, il y a Cotrone le magicien et sa bande de « *poissards* », qui habitent une villa délabrée. C'est là qu'arrivent la comtesse Ilse et sa troupe de comédiens misérables. Ils pensaient trouver dans la région un théâtre où jouer *La Fable de l'enfant échangé* qui obsède la comtesse ; mais de théâtre, il n'y en a pas, sinon un livré aux rats, leur explique Cotrone.

#### Nécessité du « *superflu* »

Cotrone porte un fez, parce qu'il a décidé de se faire turc, « *à cause de la faillite de la poésie dans la chrétienté* ». C'est un homme qui a voulu se retirer du monde, en allant dans la vallée. Il lui importe peu que ses « *Poissards* » et lui n'aient pas le nécessaire pour vivre : ils ont le superflu en abondance, et ce superflu, sous la plume de Pirandello, c'est l'art, parce qu'« *on ne dit jamais mieux la vérité que quand on l'invente* ». En la matière, Cotrone est un as, capable de tous les sortilèges. Son aspect serein, un peu gourou, s'oppose à la tension qui fait d'Ilse une exaltée, éternelle inquiète, jamais remise de la mort du jeune poète qui a écrit, par amour pour elle, *La Fable de l'enfant échangé*.

Cette mort et cette fable tiennent une place centrale dans la pièce, labyrinthique, parfois obscure mais envoûtante, surtout dans la mise en scène de Stéphane Braunschweig. Sur le plateau de la Colline, il n'y a nulle villa, mais un théâtre réduit à sa forme la plus simple et abstraite : un espace pour l'illusion, un havre pour les personnages, qui sont les comédiens de leurs propres rôles.

On sent bien que Stéphane Braunschweig entend faire passer un message, sur la nécessité du « *superflu* » mis à mal par les politiques culturelles d'aujourd'hui. Mais il le fait d'une manière fine, en rendant grâce à ce « *superflu* » dont sa mise en scène montre à quel point il est nécessaire.

Il faut aimer le théâtre pour suivre ce spectacle qui ne cède pas à la facilité et multiplie les références.

Mais on se laisse envelopper par la beauté du noir et blanc, irradié à certains moments des couleurs du rêve. Et l'on se laisse porter par les mots de Luigi Pirandello, traduits par Stéphane Braunschweig, des mots qui voyagent, semblent parfois perdre leur chemin et s'enfoncer dans des abîmes pour mieux réapparaître, sur ce fameux « *bord de la vie* » où le théâtre est poésie, et les êtres de pauvres grandes petites choses, livrées au destin qui prend la forme du « *J'ai peur* » quand apparaissent les géants, au sommet de la montagne.

Que vont faire ces géants ? Avant de mourir, Pirandello a dicté à son fils le canevas d'une fin, assez terrible, de sa pièce. Stéphane Braunschweig aurait pu la mettre en scène, comme certains le font. Ou s'arrêter au fameux « *J'ai peur* ». Il a préféré que soit jouée *La Fable de l'enfant échangé*, une pièce que Pirandello avait réellement commencé d'écrire, puis transformée en livret d'opéra. C'est doux de l'entendre, parce qu'elle apporte une rédemption, par l'art, aux aspirations qui font la misère et la grandeur des humains.

Et puis, cette fable permet d'entendre plus longtemps Dominique Reymond, une de nos toutes premières actrices, fascinante de bout en bout dans le rôle périlleux de la comtesse. Claude Duparfait, qui joue Cotrone, l'autre grand rôle des *Géants de la montagne*, est remarquable, dans un registre différent. Le reste de la distribution est inégal, mais les comédiens forment dans l'ensemble une troupe qui se tient. Ils sont quatorze en tout. Ce n'est pas si fréquent de voir quatorze acteurs



sur un plateau qui exalte le théâtre et sa magie. ■

BRIGITTE SALINO

*Les Géants de la montagne, de Luigi Pirandello. Mise en scène : Stéphane Braunschweig. Avec Dominique Reymond, John Arnold, Claude Duparfait, Marie Schmitt. Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Brun, Paris 20°. Jusqu'au 17 septembre, puis du 29 septembre au 16 octobre. Texte publié par Les Solitaires intempestifs, 215 p., 13 €.*

**On se laisse envelopper par la beauté du noir et blanc, irradié à certains moments des couleurs du rêve**

**Dominique Reymond (au sol) est fascinante dans « Les Géants de la montagne », de Luigi Pirandello.**

BRIGITTE  
ENGUÉRAND/  
DIVERGENCE

